

vernail, et Hercule sur le pont, afin de mollir les drisses aussitôt qu'en lui commanderaient.

Après de nombreux efforts, le mât de flèche et le mât de perroquet furent dépassés, non sans que ces braves gens eussent risqué cent fois d'être précipités à la mer, tant les coups de roulis secouaient la mâture. Puis, le hunier ayant été diminué et la misaine, la brick-goëlette ne portait plus que le petit foc et le hunier au bas ris.

Bien que sa voilure fût alors extrêmement réduite, le *Pilgrim* n'en continuait pas moins de marcher avec une vitesse excessive.

Le 12, le temps prit encore une plus mauvaise apparence. Ce jour-là, dès l'aube, Dick Sand ne vit pas sans effroi le baromètre tomber à vingt-sept pouces neuf dixièmes.

C'était une véritable tempête qui se déclarait, et telle que le *Pilgrim* ne pouvait porter même le peu de toile qui lui restait.

Dick Sand, voyant que son hunier allait être déchiré, donna l'ordre de le serrer.

Mais ce fut en vain. UNE RAFALE PLUS VIOLENTE S'ABATTIT EN CE MOMENT SUR le navire et arracha la voile. Austin, qui se trouvait sur la vergue du petit hunier, fut frappé par l'écoutille bâbord. Blessé, mais assez légèrement, il put redescendre sur le pont.

Dick Sand, extrêmement inquiet, n'avait plus qu'une pensée : c'est que le navire, poussé avec une telle furie, allait se briser d'un instant à l'autre, car, suivant son estime, les écueils du littoral ne pouvaient être éloignés. Il retourna donc sur l'avant, mais il ne vit rien qui eût l'apparence d'une terre et revint au gouvernail.

Un instant après, Negoro monta sur le pont. Là, soudain, comme mû grêlui, son bras se tendit vers un point de l'horizon. On eût dit qu'il reconnaissait quelque haute terre dans les brumes !....

Encore une fois, il sourit méchamment, et, sans rien dire de ce qu'il avait pu voir, il revint à son poste.

## CHAPITRE XII

### A L'HORIZON

A cette date, la tempête prit sa forme la plus terrible, celle de l'ouragan. Le vent avait halé le sud-ouest. L'air se déplaçait avec une vitesse de quatre-vingt dix milles à l'heure.

C'était bien un ouragan, en effet, un de ces coups de vent terribles, qui jettent à la côte tous les navires d'une rade, et auxquels, même à terre, les constructions les plus solides ne peuvent résister. Tel fut celui qui, le 25 juillet 1825, dévasta la Guadeloupe. Lorsque de lourds canons de vingt quatre sont enlevés de leurs affûts, que l'on songe à ce que peut devenir un bâtiment qui n'a d'autre point d'appui qu'une mer démontée ! Et cependant, c'est à sa mobilité que qu'il peut devoir son salut ! Il céde aux poussées du vent, et, pourvu qu'il soit solidement construit, il est en état de braver les plus violents coups de mer. C'était le cas du *Pilgrim*.

Quelques minutes après que le hunier eût été mis en pièces, le petit foc fut emporté à son tour. Dick Sand dut alors renoncer à établir même un tourmentin, petite voile de forte toile, qui aurait rendu le navire plus facile à gouverner.

Le *Pilgrim* courrait donc à sec de toile, mais le vent avait pris sur sa coque, sa mâture, son gréement, et il n'en fallait pas plus pour lui imprimer encore une excessive rapidité. Quelquefois même, il semblait émerger des flots, et c'était à croire qu'il les effleurait à peine.

Dans ces conditions, le roulis du navire, balotté sur les énormes lames que soulevait la tempête, était effrayant. Il y avait à craindre de recevoir quelque monstreux coup de mer par l'arrière. Ces montagnes d'eau couraient plus vite que le brick-goëlette et menaçaient de le frapper en poupe, s'il ne s'élevait pas assez vite. C'est là un extrême danger pour tout navire qui fuit devant la tempête.

Mais que faire pour parer à cette éventualité ? On ne pouvait imprimer au *Pilgrim* une vitesse plus considérable, puisqu'il n'aurait pas conservé le moindre morceau de toile. Il fallait donc essayer de le maintenir autant que possible au moyen du gouvernail, dont l'action était souvent impuissante.

Dick Sand ne quittait plus la barre. Il s'était amarré au milieu du corps, afin de ne pas être emporté par quelque coup de mer. Tom et Bat, attachés aussi, se tenaient près à lui venir en aide. Hercule et Actéon, cramponnés aux bittes, veillaient à l'avant.

Quand à Mrs. Weldon, au petit Jack, au cousin Bénédict, à Nan, ils restaient, par ordre du novice, dans les cabines de l'arrière. Mrs. Weldon avait préféré demeurer sur le pont, mais Dick Sand s'y était opposé formellement, car c'eût été s'exposer sans nécessité.

Tous les panneaux avaient été hermétique-ment condamnés. On devait espérer qu'ils résisteraient, au cas où quelque formidable paquet de mer tomberait à bord. Si, par malheur, ils cédaient sous le poids de ces avalanches, le navire pouvait éplir et sombrer. Très heureusement aussi, l'arrimage avait été fait convenablement, de telle sorte que, malgré la bande effroyable que donnait le brick-goëlette, son chargement ne se déplaçait pas.

Dick Sand avait encore réduit le nombre d'heures qu'il donnait au sommeil. Aussi, Mrs. Weldon en vint-elle à craindre qu'il ne tombât malade. Elle obtint de lui qu'il consentit à prendre quelque repos.

Or, ce fut encore pendant qu'il était couché, dans la nuit du 13 au 14 mars, qu'un nouvel incident se produisit.

Tom et Bat se trouvaient à l'arrière, lorsque

Negoro, qui paraissait rarement sur cette partie du pont, s'approcha et sembla même vouloir leur conversation avec eux ; mais Tom et son fils ne lui répondirent pas.

Tout d'un coup, dans un violent coup de roulis, Negoro tomba, et il aurait été sans doute jeté à la mer, s'il ne se fut retenu à l'habitacle.

Tom poussa un cri, craignant que la bousole n'eût été cassée.

Dick Sand, dans un instant d'insomnie, entendit ce cri, se précipitant hors du poste, il accourut sur l'arrière.

Negoro s'était déjà relevé, mais il tenait dans sa main le morceau de fer qu'il venait d'ôter de dessous l'habitacle, et il le fit disparaître avant que Dick Sand ne l'eût aperçu.

Negoro avait-il donc intérêt à ce que l'aiguille aimantée reprenne sa direction vraie ? Oui, car ces vents du sud-ouest le servaient maintenant !....

—Qu'y a-t-il ? demanda le novice.

—C'est ce cuisinier de malheur qui vient de tomber sur la bousole ! répondit Tom.

A ces mots, Dick Sand, inquiet au plus haut point, se pencha sur l'habitacle.... Il était en bon état, et le compas, éclairé par les lampes, reposait toujours sur ses deux cercles concentriques.

Le cœur du jeune novice se desserra. Le bras de l'unique bousole du bord eût été un malheur irréparable.

Mais ce que Dick Sand n'avait pu observer, c'est que, depuis l'enlèvement du morceau de fer, l'aiguille avait repris sa position normale et indiquait exactement le nord magnétique, tel qu'il devait être sous ce mécidie.

Toutefois, si l'on ne pouvait rendre Negoro responsable d'une chute qui semblait être involontaire, Dick Sand avait raison de s'étonner qu'il fût, à cette heure, à l'arrière du bâtiment.

—Que faites-vous là ? lui demanda-t-il.

—Ce qui me plaît, répondit N-goro.

—Vous dites !.... s'écria Dick Sand, qui ne put retenir un mouvement de colère.

—Je dis, répondit le maître-coq, qu'il n'y a pas de règlement qui défende de se promener sur l'arrière !

—Eh bien, ce règlement, je le fais, répondit Dick Sand, et je vous interdis, à vous, de venir à l'arrière !

—Vraiment ! répondit Negoro.

Cet homme, si maître de lui, fit alors un geste de menace.

LA NOVICE TIRA DE SA POCHE UN REVOLVER, et le dirigeant sur le maître-coq :

—Negoro, dit-il, sachez bien que ce revolver ne me quitte pas, et qu'au premier acte d'insubordination, je vous casserai la tête !

En ce moment, Negoro se sentit irrésistiblement courbé jusqu'au pont.

C'était Hercule, qui venait simplement de poser sa lourde main sur son épaulé.

Capt. Sand, dit le géant, voulez-vous que je jette ce coquin par-dessus le bord ? Ça réglera les poissons, qui ne sont pas difficiles !

—Pas encore, répondit Dick Sand.

Negoro se releva, dès que la main du noir ne pesa plus sur lui. Mais, en passant devant Hercule :

—Nègre mandit, murmura-t-il, tu me le payeras !

Cependant, le vent venait de changer, ou du moins il semblait avoir sauté de quarante-cinq degrés. Et pourtant, chose singulière, qui frappa le novice, rien dans l'état de la mer n'indiquait ce changement. Le navire avait toujours le même cap, mais le vent et les lames, au lieu de le prendre directement par l'arrière, le frappaient maintenant par la hanche de bâbord, —situation assez dangereuse, qui expose un bâtiment à recevoir de mauvais coups de mer. Aussi Dick Sand fut-il obligé de laisser porter de quatre quarts pour continuer à fuir devant la tempête.

Mais, d'autre part, son attention était éveillée plus que jamais. Il se demandait s'il n'y avait pas quelque rapport entre la chute de Negoro et le bras du premier compas. Qu'était venu faire là le maître-coq ? Est-ce qu'il avait un intérêt quelconque à ce que la seconde bousole fût aussi mise hors de service ? Quel aurait pu être cet intérêt ? Cela ne s'expliquait en aucune façon. Negoro ne devait-il pas désirer, comme tous le désiraient, d'accoster le plus tôt possible la côte américaine ?

Lorsque Dick Sand parla de cet incident à Mrs. Weldon, celle-ci, bien qu'elle partageât sa sécheresse dans une certaine mesure, ne put trouver de motif plausible à ce qui aurait été une criminelle prémeditation de la part du maître-coq.

Cependant, par prudence, Negoro fut très surveillé. Du reste, il tint compte des ordres du novice, et il ne se hasarda plus à venir sur l'arrière du bâtiment, où son service ne l'appela jamais. D'ailleurs, Dingo y fut installé en permanence, et le cuisinier n'eut garde de l'approcher.

Pendant toute la semaine, la tempête ne diminua pas. Le baromètre baissa encore. Du 14 au 26 mars, il fut impossible de profiter d'une seule accalmie pour installer quelques voiles. Le *Pilgrim* fuya dans le nord-est avec une vitesse qui ne pouvait être inférieure à deux cents milles par vingt quatre heures, et la terre ne paraissait pas ! Et cependant, cette terre, c'était l'Amérique, qui est jetée comme un immense barrière entre l'Atlantique et le Pacifique, sur une longueur de plus de cent vingt degrés !

Dick Sand se demanda s'il n'était pas fou, s'il avait encore le sentiment du vrai, si, depuis tant de jours, à son insu, il ne courait pas dans une direction fausse ! Non ! il ne pouvait s'abuser à ce point ! Le soleil, bien qu'il ne pût l'apercevoir dans les brumes, se levait toujours devant

lui pour se coucher derrière lui ! Mais alors, cette terre, avait-elle donc disparu ? Cette Amérique, sur laquelle son navire se briserait peut-être, où était-elle, si elle n'était pas là ? Que ce fut le continent sud ou le continent nord,—car tout était possible dans ce chaos,—le *Pilgrim* ne pouvait manquer l'un ou l'autre ! Que s'était-il passé depuis le début de cette effroyable tempête ? Que se passait-il encore, puisque cette côte, qu'elle fût le salut ou la perte, n'apparaissait pas ! Dick Sand devait-il donc supposer qu'il était trompé par sa bousole, dont il ne pouvait plus contrôler les indications, puisque le second compas lui manquait pour faire ce contrôle ? En vérité, il eut cette crainte qui pouvait justifier l'absence de toute terre !

Aussi, lorsqu'il n'était plus à la barre, Dick Sand ne cessait-il de dévorer la carte des yeux ! Mais il avait beau l'interroger, elle ne pouvait lui donner le mot d'une égarie qui, dans la situation que Negoro lui avait faite, était incompréhensible pour lui, comme elle l'eût été pour tout autre !

Ce jour-là, pourtant, 21 février, vers huit heures du matin, il se produisit un incident de la plus haute gravité. Hercule, de vigie à l'avant, fit entendre ce cri :

—Terre ! terre !

Dick Sand bondit vers le gaillard d'avant. Hercule, qui ne pouvait avoir des yeux de marin, ne se trompa-t-il pas ?

—La terre ! s'écria Dick Sand.

—La, répondit Hercule, en montrant un point presque imperceptible à l'horizon dans le nord-est.

On s'entendait à peine parler au milieu des mugissements de la mer et du ciel.

—VOUS AVEZ VU LA TERRE !.... DIT LE NOVICE.

—Oui, répondit Hercule en affirmant de la tête.

Et sa main se tendit encore vers bâbord devant.

Le novice regardait.... Il ne voyait rien.

A ce moment, Mrs. Weldon, qui avait entendu le cri poussé par Hercule, monta sur le pont, malgré sa promesse de ne point y venir.

—Mistress !... s'écria Dick Sand.

Mrs. Weldon, ne pouvant se faire entendre, essaya, elle aussi, d'apercevoir cette terre signalée par le noir, et semblait avoir concentré toute sa vie dans ses yeux.

Il faut croire que la main d'Hercule indiquait mal le point de l'horizon qu'il voulait montrer, car ni Mrs. Weldon, ni le novice ne purent rien voir.

Mais, tout à coup, Dick Sand étendit la main à son tour.

—Oui ! oui ! terre ! dit-il.

Une sorte de sommet venait d'apparaître dans une clairière de brumes. Ses yeux de marin ne pouvaient le tromper.

—Enfin ! s'écria-t-il, enfin !

Il se tenait fièreusement au bastingage. Mrs. Weldon, soutenue par Hercule, ne cessait de regarder cette terre presque inespérée.

La côte, formée par ce haut sommet, se relevait alors à dix milles sous le vent par bâbord. L'éclaircie s'étant complètement faite dans une déchirure des nuages, on la vit plus distinctement. C'était sans doute quelqu'un qui promontoire du continent américain. Le *Pilgrim*, sans voiles, n'était pas en état de pointer sur lui, mais il ne pouvait manquer d'y atterrir.

Ce ne devait plus être qu'une question de quelques heures. Or, il était huit heures du matin. Donc, bien certainement, avant midi, le *Pilgrim* serait près de la terre.

Sur un signe de Dick Sand, Hercule reconduisit à l'arrière Mrs. Weldon, car elle n'aurait pu résister à la violence du tangage.

Le novice resta un instant encore à l'avant, puis, il revint à la barre, près du vieux Tom.

Il voyait donc enfin cette côte, si ardemment désirée ! mais c'était maintenant avec un sentiment d'épouvante !

En effet, dans les conditions où se trouvait le *Pilgrim*, c'est-à-dire fuyant devant la tempête, la terre sous le vent, c'était l'échouage avec toutes ses terribles éventualités.

Deux heures se passèrent. Le promontoire se montrait alors par le travers du navire.

A ce moment, on vit Negoro monter sur le pont. Cette fois, il regarda la côte avec une extrême attention, remua la tête en hommage qui saurait à quoi s'en tenir, et redescendit, après avoir prononcé un nom que personne ne put entendre.

Dick Sand, lui, cherchait à apercevoir le littoral qui devait s'arrondir en arrière du promontoire.

Deux heures s'écoulèrent. Le promontoire se dressait par bâbord derrière, mais la côte ne se dessinait pas encore.

Cependant, le ciel s'éclaircissait à l'horizon, et une haute côte, telle que devait précisément être la terre américaine, bordée par l'énorme chaîne des Andes, eût été visible de plus de vingt milles.

Dick Sand prit sa longue vue et la promena sur tout l'horizon de l'est.

Rien ! Il ne voyait plus rien !

A deux heures après-midi, toute trace de terre s'était effacée en arrière du *Pilgrim*. En avant, la lunette ne pouvait saisir un profil que conquise d'une côte haute ou basse.

Un cri échappa alors à Dick Sand, et, quittant au siège le pont, il descendit précipitamment dans la cabine où se tenait Mrs. Weldon avec le petit Jack, Nan et cousin Bénédict.

—Une île ! ce n'était qu'une île ! dit-il.

—Une île, Dick ! mais laquelle ! demanda Mrs. Weldon.

—La carte nous le dira ! répondit le novice. Et, courant au poste, il en rapporta la carte du bord.

—Là, mistress Weldon, là ! dit-il. Cette terre dont nous avons eu connaissance, ce ne peut être que se point perdu au milieu du Pacifique ! ce ne peut être que l'île de Pâques ! Il n'y a pas d'autres îles dans ces parages !

—Et nous l'avons déjà laissée en arrière ! demanda Mrs. Weldon.

—Oui, bien au vent à nous !

Mrs. Weldon regardait attentivement l'île de Pâques, qui ne formait qu'un point imperceptible sur la carte.

—Et à quelle distance est-elle de la côte américaine ?

—A trente-cinq degrés.

—Ce qui fait ?....

—Environ deux mille milles.

—Mais le *Pilgrim* n'a donc pas marché, puisque nous sommes encore si é